

Kheira Deffane,
une aventurière sortie des livres

1934 : Naissance à Tiranif

1974 : Arrivée à Paris

1977-1993 : Secrétaire le jour, concierge le soir et le week-end

1991 : Création de l'association de quartier « Les quatre horizons »

Pourquoi une femme de 40 ans décide-t-elle de venir vivre en France, seule avec ses quatre enfants, au début des années 70 ? Trente ans plus tard, Kheira Deffane, la gardienne d'immeubles adorée des bobos du quartier Sainte-Marthe, répond sans hésiter : « Là-bas, ma vie de femme était complètement bousillée ». Là-bas, en Algérie. Ce pays qu'elle « adore », ce pays où elle a vécu l'indépendance comme une libération personnelle. « Après le cessez-le-feu, pendant trois jours et trois nuits, je n'ai pas dormi. Juste après, je me suis dévoilée et personne ne m'a dit rien, ni ma mère, ni mes oncles, ni mes frères ». Mais ce pays est aussi celui où sa famille l'a marié adolescente, sans lui demander son avis et où elle vivait sous la pression permanente des proches. « Si je raconte mes problèmes de femme en Algérie, je vais pleurer. J'ai décidé de partir parce que là-bas, j'étais très mal dans ma peau. J'étais trop évoluée. Sûrement parce que ma mère m'avait permis d'aller à l'école assez longtemps. Je lisais beaucoup. Pour moi, c'était un refuge tous ces beaux livres. Je m'évadais dans mes lectures, je parlais très loin ». Lamartine, Victor Hugo, Emile Zola, Guy de Maupassant.... La lecture, sa passion pour les auteurs français. Tout a commencé là finalement.

Une enfance en Algérie, à l'époque coloniale

Rêveuse et rebelle, Kheira plonge dès son enfance dans les livres où les héroïnes rejoignent leur grand amour. Des romans pour s'imaginer un ailleurs. A rejoindre. Elle ne veut surtout pas vivre la même vie que sa mère, sa sœur, sa tante, ses cousines... Pourtant le cercle familial est bien fermé. Tout le monde accepte la règle, file droit pour ne pas risquer le déshonneur de la famille.

Elle naît en 1934, à Tiranif, près de Mascara, en Algérie française. Ses souvenirs d'enfance ? Elle aime chanter, même si ce n'est pas bien vu. « Quand les voisins entendent ma voix, ma mère n'est pas contente ». L'attente est sa principale occupation. Pas de travail sérieux, pas de formation, pas d'émancipation. « Nous n'avons rien entre les mains ». Comme les autres jeunes de sa génération, elle écoute souvent la musique arabe venue du Caire : Farid El Atrache, Oum Kalsoum, Mohamed Abdelwahab... « C'est comme ça qu'on commence à s'identifier en tant qu'arabe ».

« Moi, toute petite, je dis : mais c'est chez nous ici. C'est notre pays. Pourquoi ils ont tout, pourquoi ils ont cette chance d'avoir tout ça et nous, nous n'avons rien ? ». Ils ? Les pieds-noirs bien sûr. Elle a bien une ou deux copines françaises à l'école coloniale. Elles jouent aux osselets ensemble, partagent leurs goûters. Mais, sortie de l'école, ces fréquentations se font plus rares. « Je suis consciente que nous sommes leurs sujets. Ils nous méprisent. Pour eux, nous sommes des Arabes. Des bicots ! ». Au point que se faire insulter devient une habitude. De sa voix toujours calme et douce comme celle des petites filles, elle se rappelle aussi la frustration. « Ils mangent à leur faim. Ils peuvent se permettre d'acheter des fruits, des bananes ». Le luxe !

Pour s'évader, petite, elle adore lire tout ce qui lui tombe entre les mains. « Je ne lis qu'en français. Pas en arabe, malheureusement ». Ecole coloniale oblige, même pendant la récréation, elle n'a pas le droit de parler sa langue maternelle. L'amour du français est toutefois entré dans son cœur. « C'est vrai que c'est une belle littérature, une belle culture » insiste-t-elle avec son pur accent français. De l'éducation reçue par les siens, elle dit : « Je ne reçois rien des miens, à part ce que ma mère me dit : ne fais pas-ci, Dieu ne le veut pas, fais comme ça, c'est comme ça que Dieu le veut ». Sa conclusion est sans ambiguïté : la seule culture profondément apprise, c'est celle française. A travers les livres !

Une guerre fantôme

Quand la guerre commence, elle a 18 ans. Elle est nounou, chez une institutrice française, qui la vouvoie. « C'est rare ». L'institutrice la trouve merveilleuse. Tellement douce avec les enfants. Mais pour prendre son petit-déjeuner, le matin, il y a un bol, rien que pour elle, « comme une gamelle pour chien ». Il y a aussi des couverts, une assiette et un verre pour elle. Il ne faut pas abuser non plus, partager sa vaisselle avec la bonne. Elle ne garde pourtant aucune amertume de cette expérience. Elle est dans son élément. A proximité de livres, de l'évasion. Mais la guerre, pas de doute, elle la trouve juste. Et douloureuse. La séparation n'est pas facile. Le pays est fait pour les colons, en fonction d'eux. « Les pieds-noirs sont trop incrustés en Algérie ».

Quand la guerre s'arrête, elle se souvient de la joie. Enfin, elle peut se promener. Sortir des quartiers arabes, où elle est parquée depuis sept ans et demi. Ressent-elle de la haine envers les Français ? « Non, nous ne sommes pas des gens haineux. On veut juste que justice soit

faite. Nous n'avons pas demandé aux Français de partir, mais de nous donner nos droits. De pouvoir vivre comme eux. Avoir une carte d'identité, ne plus être leurs larbins. Pouvoir devenir avocat, médecin, fonctionnaire, avoir accès aux droits... ». Tel est son rêve. Il est peut-être un peu trop fou. Il ne se réalise qu'à moitié. Après l'indépendance, passées les premières années d'euphorie, elle qui se considère comme la relève de l'Algérie commence à dégriser. Le pays va mal et le pacte social se délite. « Certaines familles occupent des appartements de l'Etat, en se disant : on est indépendant, on n'a pas de loyer à payer, pas d'électricité à payer... Tout est gratuit ! ». Les Algériens croient un peu trop vite être arrivés au paradis. Les francophones se font montrer du doigt. Parler en français avec un marchand se solde par un brutal « parle en arabe ! ». Puis, c'est le tour des femmes d'être « dédaignées, méprisées ». Et enfin les pénuries alimentaires finissent par achever le rêve : le beurre devient un produit de luxe !

Famille, je vous aime, famille je vous hais !

Son père, fonctionnaire aux PTT, meurt quand elle a sept ans. Sa mère se remarie quand elle en a onze, avec « un ancien déporté, prisonnier de guerre pendant cinq ans en Allemagne » annonce-t-elle avec fierté. Qu'a-t-il fait à son retour en Algérie ? « Ah, rien, il est main d'œuvre. En fait, il n'a pas de métier, il fait n'importe quoi ». Avec six enfants et un salaire, c'est dur. Les années qui suivent la seconde guerre mondiale, elle a souvent faim. « On va chercher le pain avec des bons. Je me souviens qu'il n'y en a jamais assez. Nous avons tellement faim qu'une seule personne peut manger un pain entier ! ». La famille, un cocon où tout le monde est uni. Mais aussi une chape de plomb où les filles, dès l'âge de 14/15 ans, doivent absolument être mariées. « Moi, je ne veux pas. Ou alors, je rêve d'un prince charmant, comme ceux que j'ai connus à travers les livres ». Trop en avance sur son époque, elle veut épouser un homme par amour. C'est ça pour elle être une femme.

Alors, pour sortir du carcan traditionnel, sa vie va devenir un enfer pendant plusieurs années. « Il y a une autre voix en moi qui me dit : mais tu te prends pour qui ? Tu crois quoi ? Tu subiras la même chose que ta mère, que ta sœur, que tes cousines, que ta grand-mère... Arrête ! Arrête de déconner ! Mais au fond de moi, c'est plus fort que moi, je dis : NON ». Elle pleure souvent. Parfois sa sœur la surprend en train de gémir et va cafter à leur mère.

Sa mère : Pourquoi tu pleures ?

Kheira : Je ne veux pas que tu me maries.

Sa mère : Ah tu veux choisir, comme sur un marché. C'est ça que tu veux : choisir !

Kheira : Je ne sais pas. Ne me marie pas comme ça...

Sa mère : Ah, j'ai compris, tu pleures pour autre chose. Tu n'es plus vierge !

Kheira : Mais si, qu'est-ce que tu racontes. Si ce n'est que pour ça, si c'est pour ton honneur, d'accord, j'accepte maman, je me marie mais je te préviens, je ne resterai pas...

Bien sûr, sa famille a gain de cause : elle est mariée à 16 ans avec un homme de 36, qu'elle ne connaît pas. Tous les soirs, elle se sauve et retourne en courant chez sa mère. On la ramène alors, en la tirant par les cheveux. Mais rien à faire, elle ne veut pas rester avec son mari. Jusqu'au jour où ses parents décident de la garder. Elle se dit : « ça y est, je les ai déshonorés, ils vont me laisser tranquille ». Raté. Un an après, un nouveau prétendant et un nouveau mariage. La résignation la gagne. Et puis, ce nouveau mari, de seulement huit ans son aîné, habite Oran. « Au moins, je les quitte ». Finie la vie au village. Elle découvre son mari le soir du mariage. Et le lendemain, elle prend le taxi pour Oran. « Comme si on m'amenait à la guillotine ».

La vie à Oran n'est pas si mal finalement. Elle se calme. « Il a de grosses qualités ». Mais les relations avec son mari restent limitées. Il est analphabète, coursier dans une entreprise de livraison. Elle finit tout de même par accepter son sort. Elle peut lire, c'est déjà ça. Et, entreprend des études de droit. Quelques temps après, elle entre aux PTT, dans les bureaux. « Pour faire comme mon père ». Mais trois enfants plus tard, à 25 ans, le compromis ne tient plus, elle craque. « J'attrape alors mon mari et je lui dis : écoute, on ne peut pas continuer comme ça. Je n'ai jamais voulu me marier avec toi, mes parents m'ont forcé. Ma vie n'est pas avec toi ! ». Drame, pleurs, gémissements des enfants... Il finit par s'en aller « sans se retourner ».

Elle se retrouve seule avec ses enfants. Et rencontre Missoum. L'amour. Elle demande sa mutation, laisse ses enfants à ses parents et le rejoint à Alger. Trois années de bonheur. Jusqu'au jour où elle tombe enceinte. Catastrophe. Il est célibataire, issu d'une famille très traditionnelle. Elle est divorcée avec trois enfants. Il n'assume pas. Il veut se marier avec une vierge. « Dès que j'ai compris qu'il ne se marierait pas avec moi, la mort dans l'âme, je suis repartie rejoindre mes enfants ». Et le désespoir commence. Seule, sans argent, elle se retrouve livrée à elle-même. « Je suis allée à droite, à gauche et je me suis finalement retrouvée dans un hôtel sordide à Oran. Le seul qui m'ait accepté, enceinte avec mes trois enfants. Je n'ai qu'une seule idée, c'est d'accoucher, d'amener les enfants chez leur père et ce bébé qui va naître, le déposer chez son père et me supprimer ».

Quand le bébé naît, elle trouve qu'il ressemble à son père, son premier mouvement est alors de le rejeter. Elle refuse même de le regarder. Sa mère venue la voir en cachette lui lance une bouée. « Elle me regarde. Elle regarde le bébé. Et me dit : « Pourquoi elle ? Elle n'a rien fait la pauvre » ». Entendre ces mots dans la bouche de sa mère la libère. Elle pleure, vide son corps. A partir de là, le lien avec le bébé se construit. Elle s'y accroche. « Tout d'un coup, je me suis retrouvée ». Elle remonte doucement à la surface, et trouve un poste à la Sonatrach (grande entreprise publique). « Un jour, mes enfants me racontent une blague. Je me mets à rigoler. Ils disent : oh ! Maman, elle rit... Parce que même le sourire, je l'avais perdu ».

Attention, « travail d'arabe » !

Certains de ses amis lui conseillent alors de partir en France. Sa réaction est au départ hostile. L'émigration vers la France, ce « pays froid », est synonyme de ratage. « Pour moi, les immigrés qui vont travailler en France passent par les bureaux de main d'œuvre. C'est dégradant. Je pense que c'est un pays pour ceux qui n'ont pas trouvé leur place en Algérie ». Elle se souvient que les discours des immigrés à l'époque ne sont pas rassurants : l'entassement dans les baraquements, le travail harassant, le lever à 4 heures du matin, la queue pour aller se laver. « Je me dis que les Français sont des gens racistes ». Malgré cela, elle va à Paris pour un bilan de santé en 1974. Et là, c'est le choc. « Je découvre un pays prospère. Un pays de liberté où la femme a sa place, où elle peut circuler sans que personne ne lui pose de questions ». Une révélation.

Ce qui l'étonne ? « « Tout de suite, je remarque l'absence d'enfants dans les rues. Je me dis : ce n'est pas possible, c'est un pays sans enfants ! Alors qu'en Algérie, ça grouille de partout ». Une autre habitude la choque : les affiches publicitaires. « J'arrive d'un pays socialiste, où les gens cherchent à manger à leur faim. J'ai l'impression que ces affiches m'insultent, comme si elles me disaient : regarde tout ce que nous avons et toi tu arrives et tu n'as rien ». Et enfin, le silence dans les moyens de transport. « Je ne comprends pas. Quand je

rentre dans le métro, moi j'ai envie de dire bonjour, je n'arrive pas à affronter les gens comme ça ». Face à toutes ces bizarreries françaises, sa réaction est ouverte. « Je veux remédier à tout ça (elle rit), par la parole, par des discussions, parce que malgré tout, j'ai cette liberté d'expression ici, que nous n'avons pas chez nous ! ».

Elle décide alors de retourner en Algérie faire ses valises. Elle vend tous ses biens et démissionne de son poste. Avec ses quatre enfants, dont un gravement malade, elle débarque chez une amie d'enfance (mariée à un pied-noir), dans la région parisienne. Nous sommes en juillet 1974, c'est la crise économique en France et Giscard d'Estaing « ferme » les frontières. « Je trafique un peu mes papiers. En fait, c'est grâce à mon fils malade que nous sommes tous entrés ». Ce dernier est hospitalisé à Saint-Antoine.

Le lendemain de son arrivée à l'hôpital, Kheira va voir la chef du personnel. Elle veut à tout prix rester dans l'environnement de son fils. La responsable est compréhensive mais le seul poste de libre est « à la pluche » dans les cuisines et elle prévient Kheira, il y a des gens racistes dans ce service. La guerre d'Algérie est encore dans les consciences. L'argument ne la fait pas frémir. Elle commence ce nouvel emploi le lendemain. Neuf mois plus tard, le temps de l'hospitalisation de son fils, elle quitte les cuisines. Et ces débats sur : « Nos soldats morts en Algérie ! » contre « Nos douars brûlés par l'armée française ! ». Et trouve un stage de secrétariat.

Elle résume : « Je suis très malheureuse au début en France. Ce n'est pas la belle vie que j'imaginai ». Elle vient de laisser derrière elle un certain confort, un appartement, un poste de cadre. « Je souffre d'être tombée si bas ». Une frustration d'autant plus forte que ses rêves de France ne sont pas au rabais. Elle s'inscrit même à l'université, Paris 8, pour reprendre des études de droit. Elle voulait devenir assistante sociale, aider les femmes, sauver les enfants à la dérive.

Le travail en France est ingrat, mais il y a pire : le logement. Après son amie d'enfance, elle se retrouve chez un « Monsieur » raciste qui l'aime bien mais pour qui tous les autres Arabes sont « des rats ». Elle ne supporte plus ces humiliations. Et préfère continuer son odyssee. Elle se fait expulser d'une chambre de bonne, s'installe chez un collègue de l'hôpital, « un Antillais », qui l'accueille plusieurs semaines avec sa petite troupe. C'est une autre collègue, infirmière et concierge dans un quartier populaire du Xe arrondissement de Paris qui trouve la solution. Un appartement dans la rue Sainte-Marthe. Elle se stabilise enfin quand cette même collègue lui trouve une loge de concierge dans le quartier.

Secrétaire dans un cabinet d'assurance le jour, concierge la nuit, ses journées sont sans fin. Mais elle recommence à se sentir forte. « C'est à ce moment que je commence à apprécier mon départ d'Algérie ». De 1977 à 1993, elle travaille « comme une folle ». Lever à l'aurore pour trier le courrier, préparation des enfants pour l'école, distribution d'une partie du courrier, journée de travail au cabinet d'assurance, retour à 18h pour distribuer le reste du courrier et sortie des poubelles. « Le samedi et le dimanche, je passe mon week-end à astiquer les escaliers ». Elle en garde toutefois un bon souvenir. « Cette double vie m'aide beaucoup à surmonter la fatigue. Dans la journée, je ne reste pas aliénée à un seul travail. Au bureau, je fais plein de choses intéressantes, j'écris, je réponds au téléphone... Et à la conciergerie, j'ai le contact avec les gens ! ». Elle astique, elle chamboule le règlement, elle veut que tout soit parfait. Elle étonne. Petit à petit, l'agence immobilière qui gère le quartier lui délègue l'encaissement des loyers, la sélection des locataires et des nouveaux propriétaires.

Aujourd'hui encore, sa loge est le point de passage obligé pour qui veut s'installer dans ce quartier. Et elle s'en délecte. « Je me suis reconstruite ici, en étant moi-même ».

Quelques rues pavées, une place, des immeubles à deux étages, des arrière-cours fleuries. Sainte-marthe est un vieux quartier populaire qui lui rappelle ses lectures d'Emile Zola et de Victor Hugo. « La grande maison » de Mohamed Dib aussi. Elle a vu passer ce quartier par toutes les couleurs. Populations d'ouvriers, d'immigrés de Yougoslavie, de Turquie, d'Espagne, d'Arménie, d'Afrique. Il a eu son temps où les échoppes étaient peuplées d'artisans, vint ensuite le temps des ateliers de confection. « C'était impossible, ils travaillaient jour et nuit. Quand nous avons décidé de leur imposer un règlement, pour qu'ils nous laissent dormir, ils ont décidé de partir ». Aujourd'hui, le quartier a gardé les traces de tous ces passages. Avec 44 nationalités, « même les Français sont revenus », quelques ateliers de confection tenus par des Chinois et surtout des ateliers d'artistes et d'artisans. Bref un quartier très bobo et très popu à la fois. Depuis toujours, elle voulait vivre entourée d'artistes. « Encore un cliché de mes lectures d'enfance ». Aujourd'hui, ce rêve s'est réalisé.

Dans sa loge aux volets peints en rose bonbon, un va et vient continu ponctue ses journées. Il y a les voisins, les amis du quartier et d'ailleurs. Ils s'installent à n'importe quelle heure du jour pour discuter de la pluie et du beau temps, demander un conseil ou donner un coup de main pour la préparation de gâteaux. Et les soirées sont longues. Le plaisir de Kheira : être entourée de voisins, d'amis, de jeunes surtout. Une petite cour qu'elle aime contrôler en matrone. Et l'amour dans tout ça ? « Dés que je suis arrivée en France, je n'ai plus pensé à refaire ma vie, ni à connaître un autre homme ». Sa vie de femme en France, sa liberté, a eu un prix : vivre sans homme.

L'heure des choix, la naturalisation ?

Devenir française. La question n'est pas facile à résoudre. Le premier à lui conseiller, à son plus grand étonnement, est un député algérien. « C'est comme s'il me frappait ! ». Elle a l'impression de renier son identité, de revenir en arrière, au temps de l'Algérie française. « Je veux rester moi-même : orgueilleuse et fière comme sont toutes les Algériennes ». Elle hésite, réfléchit longuement. En 1979, la décision s'impose à elle, lorsque sa fille aînée atteint les 18 ans fatidiques. « Quelqu'un de haut placé à la préfecture me conseille de prendre la nationalité française pour sauver ma fille, pour qu'elle ne soit pas expulsée ». Elle se démène dans tous les sens, écrit même à des hommes politiques. Rien n'y fait.

Elle appelle un frère immigré en Suisse qui la sermonne : « Ce n'est qu'une formalité. Rien ne sera changé en toi ». Elle finit par accepter. Et reçoit ses papiers, au bout de neuf mois. « Je me sens soulagée d'avoir dépassé ce sentiment de trahison ». Un sentiment bien orchestré par les autorités algériennes (et les Algériens aussi) pour qui les émigrés sont un peu des renégats. « La première fois que je retourne en Algérie avec mes papiers français, j'ai la trouille ». A l'époque, tous les Français d'origine algérienne sont soupçonnés d'être des harkis. Face à l'accusation, seule devant le policier, plus morte que vive, elle répète ce qu'on lui a dit de dire : « J'ai pris la nationalité française pour des raisons sociales, pour que mes enfants puissent bénéficier d'avantages sociaux ». Et en effet, elle donne le bon sésame. Le policier la laisse passer !

Soulagée de ne pas avoir été rejetée par les siens, elle ne boude pas son plaisir d'avoir de nouveaux droits. « Je suis allée voter tout de suite ». Pouvoir s'exprimer, choisir ! N'est-ce pas ce défi qui lui a fait traverser la Méditerranée quelques années auparavant ? « Je me

l'avoue seulement maintenant, mais je crois que j'étais déjà Française avant de prendre la nationalité. Depuis toujours, en fait. Dans certaines actions, je me sens totalement française. Le fait de participer à la politique, par exemple ». Et elle ne s'en prive pas. Elle est présidente des « 4 horizons », une association socioculturelle à l'origine de nombreuses manifestations dans le quartier Sainte-Marthe (carnaval, couscous géant sur la place, soirée contes...). Le but : mélanger les étrangers et les Français, pour « une intégration mutuelle ». Elle ne loupe aucun conseil d'arrondissement, aucune réunion de co-proprétaires, participe à toutes les initiatives de soutien, du commerce équitable à l'accueil des réfugiés post-Sangatte. « Je me sens faire partie de ce pays à part entière ».

Quant au tiraillement entre l'Algérie et la France, elle philosophe aujourd'hui en inversant la proposition de Malek Boutih, l'ex-SOS racisme devenu porte-parole du Parti socialiste : « ma mère, c'est l'Algérie. Mon père, la France. Une maman c'est trop profond, c'est viscéral. C'est un pays que nous portons en nous ». Le père : la rigueur et le sens du travail. Une posture qui lui permet de s'enraciner, chaque jour un peu plus, ici, sans se renier. Et d'éviter l'entre-deux où se ballote un grand nombre d'immigrés de sa génération. « En Algérie, ils nous appellent les « là-bas chez nous » parce que pour beaucoup d'immigrés, chez eux, c'est toujours de l'autre côté. En Algérie quand ils sont en France. Et en France quand ils sont en Algérie ». Kheira a tranché, il y a trente ans : elle a choisi de vivre ici. C'est donc ici qu'elle investit !